

Carine Alexandre

Il n'est jamais trop tard
Roman

ISBN 979-10-359-7879-2

« Regarde-moi cette bande de feignants, ils sont deux adultes, plus un enfant, et il leur faut des heures pour décharger leur camionnette. Encore des dégourdis. Ah ben, tiens ! maintenant les Morin leur proposent de l'aide. Mes gentils voisins de gauche se portent au secours de mes voisins de droite manchots. On est cernés, Brigitte. Cernés de bons à rien. Hypocrites, en plus. Si tu voyais les manières qu'ils se font. Et une moue complice par-ci et une tape dans le dos par-là. Tu as de la chance d'être une chienne, tu sais. Tu ne vois pas le spectacle affligeant de simagrées. Tu pourrais au moins aboyer un brin, histoire de leur coller la pétoche, ça les dynamiserait. À ce rythme, il y en a pour le week-end. À part ta gamelle et ton roupillon, tu te fous de tout, toi. Tu as une vie de pacha, avec moi. Tu es bien câline d'un coup. Que veux-tu ? Que quémante ta subite affection ? Tu es une femelle, tu as un intérêt à l'esprit. Qu'est-ce que c'est ? Un chocolat ? Non ! ils sont pour moi. Ils te sont interdits, tu n'y as pas droit. Ordre formel du vétérinaire. Tu veux devenir

aveugle, c'est ça ? Tu espères pouvoir m'emmerder en continu ? N'y compte pas ! Occupe-toi plutôt de te lécher les fesses, va ! ... Oh non ! ils m'ont repéré. Ils vont me faire leurs salamalecs mielleux. Plus moyen de se détendre tranquille dans son jardin.

— Bonjour, monsieur Lacroix !

— Bonjour, marmonne Victor.

— Voici vos nouveaux voisins, Laetitia et Francesco Coscienza et leur garçonnet Paul.

— Bonjour, monsieur Lacroix, salue le trio en agitant les mains.

— C'est long ce déménagement, grogne Victor.

— On a tant de choses, souffle Laetitia.

— Et vous n'êtes pas habitués, je présume. Des professionnels auraient été plus efficaces, mais plus onéreux, n'est-ce pas ?

— On voulait surtout éviter de voir notre mobilier abîmé, explique Francesco. On y tient beaucoup, il nous vient de feue ma très chère tante.

— Je m'en serais douté, vu la mocheté, chuchote Victor. Ça ne se vend pas en magasin, de pareilles horreurs.

— Je ne vous ai pas entendu, monsieur Lacroix. Qu'avez-vous dit ?

— Rien d'important, ne perdez pas plus de temps à bavarder avec moi, vous avez suffisamment

à faire. Allez, courage ! » conclut Victor avec un sourire crispé.

Les Morin et les Coscienza reprennent leurs navettes entre le pavillon et le fourgon ; Brigitte, sa sieste et Victor Lacroix, ses critiques.

Plus tard dans l'après-midi, les Morin et les Coscienza s'approchent à nouveau du portail de Victor. Francesco porte un grand plateau chargé de verres, d'une large carafe et d'un paquet de biscuits.

« Vos charmants voisins viennent se présenter à vous, monsieur Lacroix ! » s'exclame Emmanuel Morin.

Victor va leur ouvrir le portillon, d'un pas nonchalant.

« Il ne fallait pas vous déranger », grommelle-t-il en les observant s'avancer vers sa table de jardin.

En un clin d'œil, les cinq intrus s'installent dans l'espace de Victor et Brigitte, tels des campeurs.

« Vous aimez la citronnade ? demande Laeticia en tendant un verre rempli à son hôte. Je l'ai préparée avec les citrons de notre ancien verger.

— Ouh, ils sont sacrément acides ! s'écrie Victor.

— Ah ! ils sont bio, rigole Francesco. Tenez ! rajoutez du sucre, nous en avons apporté.

— Je vais m’abstenir, déclare Victor. Je dois épargner mon estomac de brûlures inutiles.

— Il y a des douceurs si vous préférez, bafouille Laetitia, embarrassée.

— Goûtez un croquant, monsieur Lacroix, intervient Patricia Morin, ils sont délicieux. »

Victor s’empare d’un petit four, en mord un bout, puis s’empresse de reposer le morceau restant.

« Un problème, monsieur Lacroix ? s’inquiète Laetitia.

— Ce sont les amandes, mes dents ne sont plus assez robustes pour concasser des cailloux.

— Je suis désolée, j’aurais dû prévoir un moelleux, s’excuse-t-elle. Je n’ai pas encore ouvert les cartons, je ne sais pas où sont les gâteaux de Paul sinon j’aurais pu vous proposer des madeleines.

— Je vais d’un saut chez moi, annonce Patricia en se levant, j’ai du quatre-quarts.

— Non ! refuse Victor, ne vous donnez pas cette peine, madame Morin. C’est aimable à vous tous d’être venus me rendre visite, néanmoins, vous avez du travail de rangement qui vous attend. Ne vous sentez pas obligés de me tenir compagnie.

— C'est avec plaisir, assure Francesco. Une pause nous est nécessaire, nous sommes sur le pont depuis six heures du matin.

— Nous sommes heureux de la passer avec vous, affirme Laeticia.

— Notre paisible voisin commun, gloussent les Morin en chœur.

— Ce n'est pas moi qui vais vous gêner avec le bruit, en effet. J'espère que vous n'êtes pas tapageurs, les Coscinza.

— Vous n'aurez pas de souci avec nous, certifie Francesco. À vingt et une heures, c'est extinction des feux de l'entière maisonnée.

— Vous avez besoin de beaucoup de sommeil, peut-être ? semble s'intéresser Victor.

— Nous sommes des calmes, indique Francesco.

— Je l'avais deviné à façon de transporter vos meubles.

— C'est pour cela que nous nous sommes entendus immédiatement, s'enthousiasme Emmanuel Morin.

— Oui, vous êtes assortis. L'infarctus ne vous guette pas ! s'esclaffe Victor. Que fais-tu ? s'emporte-t-il soudain.

— Je donne un sucre au chien, répond Paul, il salive d'envie.

— Il ne faut pas ! s'énerve Victor, elle a du diabète, tu vas la tuer.

— Je ne veux pas tuer le chien, s'affole l'enfant.

— Alors, ne le fais plus !

— Pardonnez-le, prie Laeticia, il n'aurait pas dû s'autoriser.

— Je ne donnerai plus jamais rien au chien, je vous le promets, monsieur Victor.

— Oublions ça ! conseille Francesco en se resservant de la citronnade. Paul va découvrir sa nouvelle école mardi, signale-t-il pour changer de sujet.

— Il rentre en CM2, précise Laetitia.

— Quel âge as-tu ? interroge Victor.

— J'ai dix ans, s'enorgueillit Paul.

— Tu n'es donc pas en avance, déduit Victor.

— J'ai l'âge normal, s'étonne le garçonnet de la remarque saugrenue. Quel âge as-tu, toi ?

— Ne tutoie pas le monsieur, c'est impoli, dit Francesco à son fils.

— Monsieur Victor ?

— Que veux-tu ?

— Je peux vous tutoyer ?

— Si tu y tiens. À une condition, toutefois.

— Laquelle ?

— Que tu persuades tes parents d'aller déballer vos affaires.

— D'accord.

— Vous devez privilégier votre emménagement, affirme Victor, usé de supporter la bonne humeur de ses voisins « parasites ».

— Tu n'as pas répondu à ma question, insiste Paul.

— Quelle question ?

— Tu as quel âge ?

— C'est indiscret, tu ne peux pas demander cela à monsieur Victor, proteste sa mère.

— Il m'a bien demandé le mien, lui, rétorque le petit, et il me tutoie sans se faire gronder.

— Lui a le droit.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— J'ai soixante-dix ans, révèle Victor, de manière à clore la discussion. Je suis vieux, tu es content ?

— Non, bredouille Paul. Je devrais l'être ?

— Euh...

— On ne vous dérange pas davantage, monsieur Victor ! » s'exclame Emmanuel Morin en incitant ses camarades à se lever.

Les importuns récupèrent leur vaisselle éparpillée sur la table et disparaissent dans un tintamarre de salutations.

« Eh ben, soupire Victor, pour peu ils s'invitaient à dîner. Et le gamin, quelle grossièreté ! Il t'aurait volontiers empoisonnée. Pas la moindre éducation. Vu les parents, remarque. Pourvu qu'ils ne me fatiguent pas trop souvent, ceux-là. Allez, retournons à notre détente, ma Brigitte. »

« On n'a plus vu les Coscienza, depuis leur arrivée. Ils ont dû dormir tout le dimanche. Vider trois cartons les a probablement anéantis. Les pauvres ont du sang de navet dans les veines, ils doivent être épuisés dès le réveil. Je sais, je te fais boire une horreur, mais ce sont les instructions du docteur Reynier, il en va de ta survie. Force-toi ! Après, tu auras de l'eau pour te rincer la gueule. Tiens ! la grosse boulangère va prendre son service. Si jeune et déjà difforme. Si tu voyais son fiancé ; un gringalet, à côté. Il lui agrippe la main comme si on allait la lui voler. Qu'il ne s'inquiète pas, rigole Victor, personne ne va lui dérober son cachalot. Ils sont ridicules. »

Ding, dong, ding, dong

« Qui est-ce ?

— C'est Paul.

— Que veux-tu ?

— Te dire bonjour, ouvre-moi ! »

Le garçonnet court vers la porte d'entrée et enserre la taille de Victor avec émotion.

« Que t'arrive-t-il ?

— Tu m'as manqué. Je dois te raconter ma première journée d'école.

— En quel honneur ?

— Ma maîtresse s'appelle mademoiselle Clara, elle est jolie.

— Ça ne m'intéresse pas.

— Mon ancienne maîtresse était un peu sévère. Mademoiselle Clara est douce, je l'aime bien.

— Super !

— Elle était comment ta maîtresse, à toi ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Allez, dis-moi, implore Paul.

— C'était une vieille fille revêche avec une voix de crécelle. Elle était méchante.

— C'était quoi son nom ?

— Mademoiselle Dubois. Bon, ça y est ! Je t'ai raconté ma vie ; toi, la tienne ; tu peux rentrer chez toi. Va ennuyer ta mère avec tes histoires.

— Je te dérange, papy Victor ?

— *Primo*, je ne suis pas ton papy et *secundo*, tu t'invites sans te soucier de ma disponibilité à te recevoir. J'étais occupé, figure-toi.

— À quoi ?

— Je décrivais les gens de la rue à Brigitte.

— Elle a l'air triste.

— Elle rechigne à avaler son médicament, il est amer. Quelle idée de faire des remèdes vétérinaires qui dégoûtent l'animal ?

— Je peux le lui donner à la cuillère ?

— Si ça t'amuse, essaie ! Je doute que tu y parviennes.

— Regarde, papy ! elle le lèche, s'enthousiasme Paul. C'est un jeu, pour elle, de boire comme ça.

— O.K., tu as réussi, tu es un champion. Va-t'en, maintenant !

— Tu me fais un chocolat, papy ?

— Je ne suis pas ton papy et je n'ai pas de chocolat en poudre.

— Tant pis. Donne-moi un sirop, alors.

— Je n'en ai pas, non plus.

— Un verre d'eau ?

— Après, tu t'en vas ?

— Oui, papy.

— Pourquoi t'obstines-tu à m'appeler papy ?

— Parce que tu es gentil.

— Tu ne peux pas m'appeler comme ça.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas ton grand-père. Pour toi, je suis monsieur Victor, ton voisin.

— Tu as déjà des petits-enfants, c'est ça ?

— Non, je n'ai pas de petits-enfants, je n'ai pas d'enfants.

— Tu ne veux pas d'un petit-fils voisin ?

— Je veux la paix.

— Pourquoi n'as-tu pas d'enfants ?

— Ce ne sont pas tes affaires.

— Je te veux en papy. Celui qui me fait du chocolat, quand je rentre de l'école, ou me donne du sirop, de fraise de préférence.

— Je n'ai ni chocolat ni sirop, je te l'ai dit.

— Tu vas en acheter. Hein, papy ?

— Tu te prends pour qui, gamin ? Tu t'imposes, tu décrètes et tu t'imagines, en plus, pouvoir me dicter ma liste de courses ? Va voir ta mère, elle va t'expliquer que ça ne se fait pas.

— Maman et papa sont encore au travail.

— Ce n'est pas une raison pour venir ici.

N'as-tu pas de véritables grands-pères ?

— Si, mais ils habitent loin. Toi, tu es là.

— Tu es un opportuniste.

— Un quoi ?

— Bon, ça suffit ! Tu as bu ton verre d'eau, va-t'en !

— Continue à raconter la rue à Brigitte pendant que je la caresse. Je ne te dérangerai pas.

— Tu ne tiens pas ta parole.

— S'il te plaît, papy. Je serai sage comme une image.

— Ai-je le choix ? Seulement pour aujourd'hui, compris ?

— D'accord, papy. Dis-nous ! Qui est dans la rue ?

— Il y a toujours la grosse boulangère et son chéri énamouré.

— Elle est grosse, la boulangère ? Moi, j'ai vu la jeune.

— C'est elle.

— Tu la trouves grosse ?

— Elle n'est pas maigre.

— Ça ne fait pas d'elle une grosse. Elle est grosse, pour toi ?

— Oui.

— Regarde-la mieux.

— Peut-être pas grosse, rondouillette plutôt.

— Potelée, dit maman. Elle dit aussi que c'est séduisant. Tu es séduit, toi ?

— Je ne sais pas.

— Regarde-la ! Elle est habillée comment ?

— Elle porte une robe fleurie et des sandales.

— Elle est jolie sa robe ?

— Elle est surtout trop échancrée.

— Ça veut dire quoi ?

— Qu'elle a les seins à l'air.

— C'est un problème ?

— C'est indécent. De nos jours, les femmes montrent tout.

— La boulangère est à la mode, donc.

— Mouais.

— Comment sont ses cheveux ?

— Courts, c'est la mode également.

— La boulangère est très à la mode ! pouffe

Paul.

— Si tu veux.

— Qu'est-ce qui est beau, chez elle ?

— Beau ? Euh... rien.

— Cherche bien, papy.

— Elle n'est pas laide, c'est vrai. Ce n'est pas *miss* Monde, mais elle est mignonne. Tu as gagné, tu es content ?

— Précise ! »

Victor détaille la boulangère et commente ses observations.

« Ses mouvements sont harmonieux, elle est gracieuse.

— Si tu devais la décrire en un mot, ce serait lequel ? »

Pour la première fois, Victor décèle une ravissante jeune fille en la demoiselle qu'il raillait il y a peu. Il en est troublé.

« Qu'y a-t-il, papy ? Tu es tout rouge.
Dis-moi !

— Non ! Tu vas le répéter à tes parents et tout le quartier connaîtra mes pensées.

— Ce sera notre secret, je te le promets.

— Juré, cette fois ?

— Oui, papy. Qu'as-tu ?

— Ta mère a raison, la boulangère est charmante.

— Elle n'est plus grosse, à tes yeux ?

— Non, elle est voluptueuse.

— Elle est agréable à regarder ?

— Oui, convient Victor, gêné.

— Maintenant, tu seras content de la voir passer dans la rue, s'enchanté Paul. Et son chéri, il est comment ?

— Pendu à son bras.

— S'il l'aime, c'est normal, non ? Papa et maman se tiennent toujours la main. Tu as une chérie, toi ?

— Non.

— Tu lui tiendrais la main si tu en avais une ?

— Je ne la lâcherais pas, admet Victor.

— Alors, les amoureux ne sont pas ridicules, ils sont heureux, n'est-ce pas ?

— Quelle drôle de question.

— Réponds-y, papy. Après, j'y vais.

— Je te l'accorde, ils ne sont pas ridicules.

— Que sont-ils ? » demande Paul en dévisageant Victor.

Victor hésite un instant, puis avoue dans un murmure :

« Ils sont enviables.

— Au revoir, papy. À demain ! »

Paul caresse Brigitte, enserre la taille de Victor comme à son arrivée et disparaît subitement. Victor reste un moment interloqué par la venue de l'enfant, avant de reprendre sa morne routine.

« Il m'a perturbé, ce gosse. Quelle idée de me faire voir la boulangère autrement qu'en baleine hilarante ? Jusque-là, elle était mon spectacle comique. Si je n'ai plus matière à me foutre du peuple, comment je m'occupe, moi, désormais ? Le pire, Brigitte, est que je remarque du positif partout. C'est déstabilisant. Que m'a-t-il fait ? Je veux continuer de me moquer, là est ma distraction quotidienne. Ma seule distraction. Je n'en ai presque pas fermé l'œil de la nuit, j'étais agité. Je suis crevé, du coup, ma pauvre Brigitte. Allez, force-toi, ce n'est pas bon, mais tu dois quand même prendre ce satané médicament. »

Ding, dong, ding, dong

« Qui est-ce ?

— C'est Paul, ouvre-moi ! »

À l'identique de la veille, le garçonnet se rue sur Victor et l'étreint.

« Bonjour, papy ! s'écrie-t-il, joyeux.

— Tu es encore venu m'emmerder ?

— Oh ! s'effarouche Paul, tu as dit un vilain mot.

— Et donc, que veux-tu aujourd'hui ?

— Je me suis fait un copain, dans ma classe. Il s'appelle Mathis. On est assis à côté, au troisième rang, derrière Manon et Isabelle. Mathis est gentil.

— Tu vas me répondre ?

— Je peux donner son remède à Brigitte ?

— Oui. Au moins, tu seras utile.

— Tu me fais un chocolat, pendant ce temps ?

— Je n'ai pas de chocolat, grogne Victor.

— Un sirop de fraise, alors.

— Je n'en ai toujours pas. Tu devrais parler de tes troubles de la mémoire à ta mère. C'est sérieux, tu sais. À ton âge, c'est inquiétant. Consulte au plus vite.

— Pourquoi es-tu énervé, papy ?

— Tu me fatigues. Déjà qu'à cause de toi, j'ai mis un temps fou à trouver le sommeil hier soir.

— À cause de moi ? s'étonne Paul. Ce n'est pas possible, je n'étais pas là.

— Pourquoi m'as-tu obligé à regarder la boulangère avec indulgence ?

— Indu... quoi ?

— C'était plus marrant de la voir grosse.

— Sauf qu'elle ne l'est pas, elle est jolie.

- Ne recommence pas !
- Pourquoi tu râles, papy ?
- Parce que la vie est une saloperie. Tu en es une des nombreuses preuves.
- Tu as dit un deuxième vilain mot.
- Tu maîtrises l'addition, bravo !
- Ça veut dire quoi, saloperie ?
- Tu n'as pas à le savoir, tu ne l'emploieras pas.
- Tu as toujours été ronchon ?
- Je ne sais pas.
- Tu râlais, à mon âge ?
- Malheur non ! s'exclame Victor. Avec ma mère, je n'avais pas le droit de me plaindre.
- Elle est au Ciel, ta maman ?
- Au Ciel ? J'en doute.
- Elle est où ?
- Je la souhaite en enfer, cette charogne. Là est sa place.
- Comment tu l'as appelée ?
- Ne sois pas choqué, le nom lui convient.
- Elle était vieille, quand elle t'a quitté ?
- Quatre-vingt-dix-huit ans. Elle s'est accrochée à sa vie pourrie, pour le plaisir de bousiller la mienne. Elle a fini par me lâcher l'an dernier, contrainte par l'âge. Alléluia !
- Elle était méchante ?

— Très.

— Raconte !

— Ce serait interminable. Et puis je ne veux pas l'évoquer.

— Parle-moi de toi.

— Je ne peux pas te parler de moi, sans parler d'elle. Elle a fait de moi ce que je suis. Enfin, plutôt ce que je ne suis pas. Elle ne m'a pas construit, elle m'a détruit.

— Et ton papa, il est où ?

— Je ne l'ai jamais su.

— Tu ne le connais pas ?

— Non, ma mère s'est chargée de le virer sitôt enceinte. J'ignore qui il était vraiment.

— Il est mort ? s'attriste Paul.

— J'ai soixante-dix ans, c'est probable.

— Tu aurais aimé avoir un papa ?

— Je ne sais pas. Que m'aurait-il apporté ?

— Beaucoup.

— À quoi ça sert, à part à procréer ?

— Mon papa m'explique la vie, il me dit ce qui est permis et ne l'est pas, il me protège, me fait des cadeaux, des câlins, m'écoute, me pousse à réfléchir et joue aussi parfois avec moi.

— Ma mère n'aurait pas pu consentir autant de libertés à quelqu'un.

— C'est le rôle d'un papa.

— Elle l'aurait interdit. Elle était despotique, ne partageait ni le pouvoir ni ses possessions. Pour elle, j'en étais une et mon père n'a été qu'un spermatozoïde utile.

— Un quoi ?

— Une graine.

— C'est peu.

— Les gens étaient moins que ça d'ordinaire, pour « Sa Majesté ».

— Qu'étaient-ils ?

— Ils n'étaient rien, elle les déconsidérait.

— Tous ?

— Tous, moi en premier lieu.

— Ta maman t'aimait forcément.

— Dans un monde idéal, les mamans aiment leurs enfants. Pourtant, il arrive que des femmes, appelées mères parce qu'elles ont mis bas, soient incapables d'amour, pas même pour leur progéniture. C'était le cas de la mienne. Génitrice est le terme approprié à ce type de personnes.

— À quoi ressemblait ton enfance avec ta génie...

— Trice. À un tête-à-tête asphyxiant. J'étais enfant unique et elle était fâchée avec la totalité des membres de sa famille.

— Pourquoi ?

— Selon elle, ils la jalousaient. En grandissant, j'ai compris que son sale caractère en était l'origine.

— Tu n'avais pas de grands-parents ?

— Si, mais elle les critiquait en permanence. Elle a réussi à les rendre détestables à mes yeux. Je les voyais comme des étrangers. J'étais captif de sa prison émotionnelle. Elle s'est appliquée à m'y condamner à perpétuité.

— Joue avec moi, papy !

— Si mes confidences t'ennuient, dis-le !

— Au contraire, mon jeu est que tu me décrives ta vie en détail.

— Oula ! ça prendrait du temps. Tu n'as pas des devoirs à faire ?

— Si.

— Va les faire, plutôt.

— Si tu m'aides, ça ira vite et après, on joue.

— Il faudrait des jours, voire des semaines, pour achever ton jeu. Tu cherches une excuse pour t'inviter régulièrement ?

— Je n'ai pas besoin d'excuse.

— En quel honneur, je te prie ?

— Parce que tu es mon papy.

— Tu exagères, Paul.

— Ce sera la récréation de ta journée.

— Remarque, vu que je n'ai plus le sarcasme pour me divertir, pourquoi pas ?

— Si ça ne te plaît pas, on arrêtera.
D'accord ?

— J'accepte.

— Ouais ! se réjouit Paul.

— Paul ! crie Laetitia Coscienza à l'extérieur.

— Ce sera pour demain, papy, je dois y aller. »

De nouveau, Paul caresse Brigitte, enserre la taille de Victor et disparaît. Victor retourne à ses habitudes, l'esprit prêt à réveiller sa mémoire.